

# L'ACTION DES TRINITAIRES À TLEMCCEN

**T**lemccen, ville sainte des musulmans et âprement défendue par eux autrefois, a gardé son cachet arabe. Ses environs, à la fois pittoresques et cultivés, où les palmiers et les orangers voisinent

avec les pommiers et amandiers, sont une véritable oasis de verdure où jaillissent de nombreuses sources qui retombent en ravissantes cascades.

Dans ce cadre charmant, depuis 1854, les Religieuses Trinitaires cultivent les intelligences et les cœurs. En suspendant l'application des lois de 1901 et de 1904 et en arrêtant les notifications, la guerre de 1914 sauva la maison de Tlemccen qui, légalement, put continuer d'exister. Loin de se ralentir, l'activité première grandit à mesure que se font sentir des besoins

nouveaux. Pensionnat, externat, classe maternelle, classe populaire, cercle de jeunes filles, rivalisent d'entrain et de joyeux dévouement.

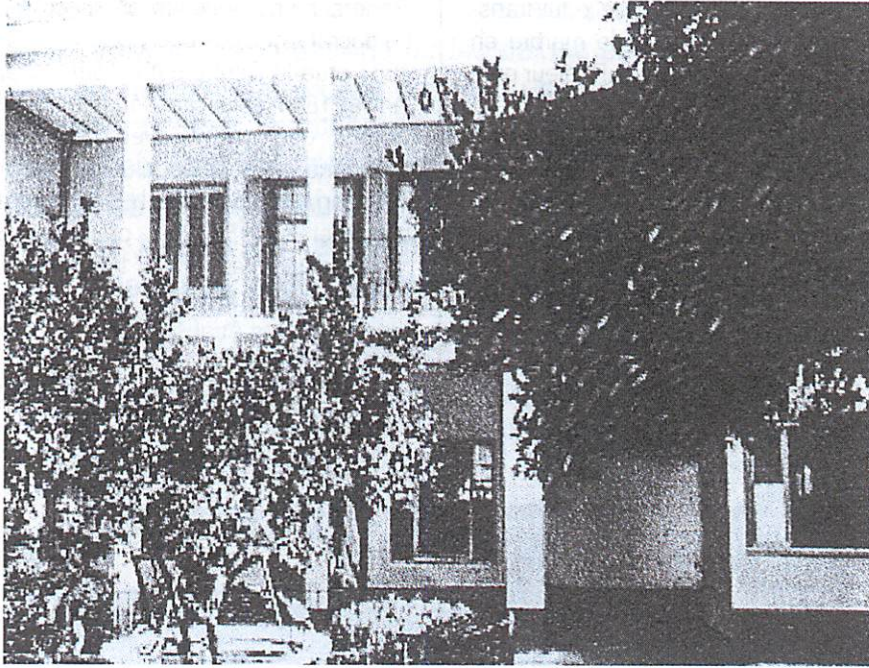
Malgré leur fanatisme, les musulmans sont pleins de respect pour les religieuses. Un des plus vénérables parmi eux, que la dignité de sa vie avait fait nommer le «patriarche», voyant une de ses filles, bien jeune encore, sur le point de mourir, ne vint-il pas chercher la supérieure pour qu'elle prie auprès de son enfant et lui vienne en aide dans le sombre passage ? Et l'on eut le spectacle étrange et touchant d'une religieuse catholique agenouillée dans cette demeure musulmane et donnant, aux parents éplorés et à la jeune mourante, le secours et l'appui de sa foi sereine. Pour que ce bien puisse atteindre non plus quelques isolées, mais un plus grand nombre d'âmes, un projet est à l'étude et tout fait espérer que, avant peu, une école indigène recevra les jeunes mauresques et leur donnera la formation religieuse et morale qui leur a manqué jusqu'à ce jour, par suite du mépris des musulmans pour la femme.

Dans une vaste campagne, légèrement vallonnée, s'étend la propriété magnifique offerte autrefois aux religieuses, à la demande du général Pélissier.

Les plantations d'oliviers, d'orangers, ne sont pas seulement un charme pour les yeux ; en effet, l'exploitation de ce beau domaine assure à la maison les ressources nécessaires et lui permet de continuer cette œuvre bien ancienne. En effet, l'orphelinat de Misserghin date de la première heure, car très vite à Oran, les religieuses, émues de la profonde détresse de trop nombreux orphe-

lins, en avaient recueilli une quinzaine qu'elles logeaient comme elles pouvaient. Tous les soirs, on installait des couchettes dans les classes qui servaient ainsi à double fin.

Pour apprendre aux jeunes filles fortunées à exercer la charité, on leur inspira l'idée de fonder une petite société qu'elles appelaient Société des Petites Economes. Sur l'argent de ses menus plaisirs, chacune devait donner une cotisation mensuelle de cinq francs et consacrer au travail pour les pauvres quelques-unes de ses heures. Là étaient les récréations les plus gaies. On utilisait même ce qui paraissait d'abord inutilisable. Et quelle joie quand les élèves distribuaient les vêtements qu'elles avaient



TLEMCCEN - Cours intérieure

confectionnés. C'était vraiment la fête du cœur procurant encore plus de bonheur aux donatrices qu'à celles qui recevaient les cadeaux. Mais le temps marchait. La révolution de 1849 avaient multiplié les orphelins. De toute nécessité, il fallait aviser. L'orphelinat fut confié aux Trinitaires. Il s'ouvrit le 24 septembre 1854. Une grande et belle propriété entoure l'établissement ; et c'est dans un cadre de verdure très agréable et très sain que ces chères enfants partagent leur temps entre le travail scolaire, les soins ménagers et les travaux de couture et de broderie. Elles y reçoivent une solide formation morale et religieuse et y apprennent à gagner honnêtement leur vie.

A leur sortie, elles sont placées dans des familles honorables, mais l'orphelinat reste leur maison ; elles y reviennent volontiers chercher un conseil ou un encouragement sachant bien qu'elles y seront toujours maternellement accueillies.

On éleva plus tard, dans cette même propriété, un asile pour les femmes atteintes de maladies incurables.

Si on regarde toujours avec plaisir la jeunesse, par contre on ne peut s'empêcher d'éprouver un sentiment de pitié mêlé d'un mouvement d'instinctive répulsion, quand on pénètre dans ce rendez-vous des misères humaines, souvent à leur degré le plus rebutant ; et le visiteur se dit intérieurement surpris de voir des religieuses contentes, gaies, rendre d'une main très douce les services les plus pénibles aux malades les plus répugnantes avec un regard compatissant et un bon sourire. Et cela parfois toute leur vie durant.